WALTER MOSER

La Littérature comparée et la crise des études littéraires

LA LITTÉRATURE COMPARÉE, UNE DISCIPLINE NOMADE

Il est bien connu que la littérature comparée, en tant que discipline académique, a fait son apparition et pris son essor comme un complément ou comme l'envers de l'émergence des disciplines littéraires nationales basées le plus souvent sur une seule langue. Sa différence, dans le champs des études littéraires, est donc établie sur la base du même paradigme, elle consiste à inclure, dans un geste de comparaison, plus d'une langue, plus d'une littérature nationale, plus d'une culture, plus d'un média et de viser, à partir et au-delà de la comparaison concrète, une réflexion générale sur le fait littéraire.

Cette différence complémentaire a cependant eu des conséquences pratiques importantes: pratiquant un autre type de discipline à l'intérieur du champ des études littéraires, la littérature comparée est devenue, entre autres choses, le *Feindsbild* des unités de littérature nationale, un territoire adverse à la fois rejeté, combattu et convoité. Animé par cette logique guerrière, on a pu faire valoir, à raison jusqu'à un certain degré, que la littérature comparée est une discipline basée sur une gageure et représente un paradoxe institutionnel. En fait il lui manque presque tout ce qui définit une discipline: elle n'a pas de corpus propre, ne travaille pas sur une langue particulière qu'elle pourrait considérer comme son terrain langagier propre, n'a pas de théorie propre, n'a pas de méthode propre, n'a pas sa propre communauté de chercheurs, puisque la plupart des comparatistes ont un pied dans une autre discipline. Sur la base de ces constats, d'aucuns sont allés jusqu'à vouloir prouver l'inexistence d'une discipline appelée littérature comparée.

Malgré ce défaut congénital, la littérature comparée s'est imposée *de facto* comme une discipline, et pas la moins active par-dessus le marché. Elle est, en fait, bien vivante, en tant que pratique et en tant que discipline. C'est qu'on a oublié de faire valoir en même temps que en son centre même se situe un geste décisif, une opération fondamentale: la comparaison — comme procédure cognitive, comme démarche intellectuelle. Ayant enlevé comme définitoire ce que la littérature comparée partage avec d'autres disciplines, on trouve donc comme son noyau spécifique la tâche de penser la relation, d'établir des liens comparatifs.

Canadian Review of Comparative Literature/Revue Canadienne de Littérature Comparée
CRCL/RCLC March/mars 1996
0319-051X/96/23-1/43/$01.25/©Canadian Comparative Literature Association

C'est, finalement, la mise en relation qui serait le propre des comparatistes; leur objet est essentiellement relationnel, ce qui a des conséquences majeures. C'est pourtant peu de choses pour fonder et asseoir institutionnellement une discipline. En même temps c'est beaucoup, c'est un mandat capital, car non seulement le fait d'occuper les espaces interstitiels, de construire des ponts, donne-t-il potentiellement accès à tous les objets, concepts et méthodes des disciplines avoisinantes, mais la comparaison donne également lieu à une activité de mise en relation illimitée, ouverte sur des horizons nouveaux. Ainsi les comparatistes deviennent-ils les spécialistes de la mise en relation et de la construction d'objets relationnels inédits.

Sous cet angle de vue, la précarité du statut de leur discipline peut même se tourner en avantage. Les mêmes particularités de leur "discipline essentiellement interdisciplinaire"[1] qui font des comparatistes des nomades institutionnels, les appellent à inventer de nouveaux ponts. Cette caractéristique du comparatisme peut devenir décisive dans un contexte institutionnel qui est caractérisé soit par un excès de stabilité — la littérature comparée peut alors jouer le rôle du perturbateur vital — soit par une situation de crise qui balaie les certitudes — la littérature comparée peut alors contribuer activement à l'invention de nouveaux paradigmes.

Étant donné la situation particulière de leur discipline, les comparatistes peuvent adopter diverses stratégies institutionnelles: de la plus conservatrice (consistant à arrêter la mouvance de leur propre discipline en essayant d'en éliminer la précarité) à la plus osée (consistant à assumer, même à radicaliser cette précarité et à jouer les risques du nomadisme: aller toujours vers de nouveaux horizons, travailler à maintenir la mobilité de l'organisation des savoirs et s'installer dans la perspective utopique de nouvelles organisations). Mon expérience de comparatiste de plus de vingt ans m'a donné bien plus de motivations pour la seconde stratégie que pour la première. Tout en comprenant qu'on ne va pas loin dans cette voie si, de l'autre côté, on tire de dessous ses propres pieds le tapis d'un minimum de stabilité institutionnelle.

L'histoire récente de la littérature comparée montre bien que son nomadisme lui a permis de rester une discipline en mouvance, de s'imposer comme une force vive et comme un lieu de renouveau à l'intérieur du champ des études littéraires. Cette mouvance, cependant, a un prix: la littérature comparée a dû apprendre et accepter que rien ne lui appartient jamais en propre. Ainsi, par exemple, si dans les années '70 elle a contribué de manière décisive à faire avancer la réflexion théorique sur le fait littéraire, et ceci souvent dans un climat intellectuel hostile à la théorie, aujourd'hui la théorie littéraire s'est installée dans toutes les unités de littérature nationale. Elle ne peut plus être réclamée comme différence

1 Ce syntagme apparaît dans un rapport interne de l'Université de Montréal sur son Programme de littérature comparée.

comparatiste. Il faut donc que les comparatistes explorent de nouveaux horizons. Voilà à quoi nous convie — à mon avis trop timidement — le rapport de Bernheimer sur le statut actuel de la littérature comparée.

LA MORT ANNONCÉE DE LA LITTÉRATURE — *EPPUR SI MUOVE*!

En fait, ce rapport soulève un certain nombre de questions majeures concernant et affectant notre discipline:

— Faut-il étudier les textes en traduction ou en version originale? — Il s'agit encore de l'épineux débat entre les "anciens" et puristes qui n'admettent que le travail sur le texte en langue originale et les "modernes" qui plaident pour le travail avec des textes en traduction.

— La théorie: quel statut la théorie et la réflexion théorique doivent-elles avoir en littérature comparée?

— L'objet littéraire: sur quelle base peut-on établir la spécificité de l'objet littéraire et comment peut-on le délimiter par rapport à d'autres types de textes ou de discours?

— L'eurocentrisme: comment sortir d'un canon littéraire et d'une conceptualisation de la discipline qui restent centrés sur l'Europe?

En dramatisant un peu, on peut affirmer que l'action conjointe de ces questions constitue une crise de la discipline[2] et cette crise — surtout en Amérique du Nord — est devenue institutionnellement concrète et efficace sous la pression des "Cultural Studies."

Ces quatre questions se tiennent, chacune renvoyant aux trois autres. Néanmoins chacune représente un regard particulier sur notre discipline, une porte d'entrée différente à sa crise. J'ai décidé d'entrer ici par la porte de l'objet littéraire et d'aborder notre problématique sous cet angle de vue particulier. Je partirai donc de la question quelque peu angoissante pour la littérature comparée:

— avons-nous des objets à comparer, et quels sont les objets que nous comparons?

Cette question peut se décliner de diverses manières:

— la littérature existe-t-elle (encore)?

— comment définir la spécificité littéraire des textes?

— en accordant un statut spécial à l'objet littéraire privilégions-nous un phénomène culturel élitaire?, etc.

De la longue série de débats théoriques sur la spécificité littéraire qui ont eu cours depuis les formalistes russes, je tire deux conclusions:

1) On ne peut pas abolir la littérature par décret théorique.

2 A titre de confirmation le titre de la table ronde qui était au programme du congrès annuel de l'Association canadienne de littérature comparée de 1995: "Crisis and Renewal in Comparative Literature."

2) Entre les définitions de type essentialiste, ontologique (définir l'être de la littérature) et celles de type relationnel (par rapport à quoi la littérature constitue-t-elle une différence?) ou fonctionnel (que fait la littérature?), je penche pour les secondes. Il en découle que — quoi qu'en disent certains — la littérature, le texte littéraire, la littérarité du texte n'est plus considérée, au niveau théorique, comme un objet donné, acquis. La littérature est à redéfinir dans chaque contexte concret, par rapport à son entourage discursif et culturel, comme une différence et comme une efficacité. Mais elle ne se définit pas toujours comme la même différence par rapport au même entourage, ni comme la même opération dans ses contextes changeants.

Or, les débats théoriques sur l'objet littéraire qui nous sont familiers, malgré la diversité des positions avancées, sont portés par une entente qui les soustend: la littérature existe, elle peut même réclamer le statut d'une catégorie a-temporelle. Mais depuis quelques années, on peut observer une mise en question radicale de cette entente. Cette radicalisation peut être corrélée à une prise de conscience du statut médiatique, de la "médialité" de la littérature: on se rend compte que la littérature occidentale moderne est intrinsèquement liée au média de l'écrit et de l'imprimé et aux technologies qui s'y rattachent et qui le conditionnent. Cette prise de conscience est d'ailleurs reliée à un déclin graduel de ce média dans notre société, déclin qui est à observer en rapport avec le développement fulgurant de la télématique et des médias audio-visuels. Y aurait-il lieu d'appliquer le dicton de l'oiseau de Minerve qui sort au crépuscule à la théorisation du média écrit et imprimé: son déclin deviendrait-il alors le contexte propice à sa connaissance théorique?

Ainsi est née, au sein des études littéraires, une vision apocalyptique de l'objet littéraire que je n'attesterai ici que par quelques titres de livres qui sont à prendre comme autant d'indices du phénomène évoqué:

— Villém Flusser, *Die Schrift. Hat Schreiben Zukunft*?
— Alvin Kernan, *The Death of Literature.*
— Sven Birkets, *The Gutenberg Elegies: The Fate of Reading in an Electronic Age.*
— Michael Wezel, *Die Enden des Buches oder die Wiederkehr der Schrift.*

Malgré leur manière différente de poser le problème et de nuancer le propos, ces livres sont autant de versions d'une mort annoncée de la littérature, que ce soit par le déclin de l'écriture, du livre ou de la lecture.

En conséquence, et bien logiquement, nous voyons apparaître, à l'intérieur des études littéraires, des ouvrages qui soulèvent la question de l'avenir des études littéraires, dans chacune de ses sous-disciplines. En voici deux, à titre indicateur:

— Charles Bernheimer, éd., *Comparative Literature in the Age of Multiculturalism.*
— Ludwig Jäger et Bernd Switalla, éds., *Germanistik in der Mediengesellschaft.*

Une remarque s'impose ici: dans le cas de ces deux titres en particulier, il est intéressant d'observer que l'ouvrage nord-américain identifie le multiculturalism comme le contexte nouveau et potentiellement comme le facteur menaçant pour les études littéraires, tandis que l'ouvrage européen focalise son intérêt sur la "société médiatique." Ces focalisations différentes sont-elles représentatives de préoccupations différentes de part et d'autre de l'Atlantique? Pour répondre à cette question, il faudrait évidemment considérer un corpus plus vaste.

Revenant à la vision apocalyptique de la littérature, je veux bien la prendre comme le symptôme d'une situation de crise, mais j'en prendrai mes distances pour plusieurs raisons:

1) Au niveau empirique, cette mort annoncée ou fin décrétée ne correspond pas à la réalité. Toute grande librairie continue à avoir sa section littéraire, les grands périodiques leurs pages ou leurs suppléments littéraires en plus du feuilleton, même la télévision a lancé des émissions consacrées à la littérature. Il se peut qu'il y ait un déplacement des habitudes de lecture et qu'il faille désormais élargir la notion de "literacy" (la capacité de fonctionner par écrit) en une "cultural literacy,"[3] puisque l'écrit n'a plus son quasi-monopole sur la scène culturelle. En plus, la situation post-coloniale a vu émerger beaucoup de nouvelles littératures nationales, chacune s'empressant de se doter d'une panoplie d'appareils institutionnels: subventions à la création, subventions à l'édition, subvention à la recherche, prix littéraires, préparation d'instruments de recherche (anthologies, documentations, bibliographies, histoires, etc.), établissement d'un réseau de chercheurs et de critiques spécialisés. Le moins qu'on puisse dire c'est que, empiriquement, la littérature existe.

2) Au niveau théorique, je me méfie des constats de disparition et des décrets d'abolition. C'est que, en tant que gestes discursifs, il relèvent d'un grand récit qui voudrait imposer aux faits observés la facilité réductionniste d'un développement linéaire qui verrait, abruptement et irrévocablement, disparaître la littérature avec l'écrit et les technologies de l'impression au moment où l'audio-visuel, avec ses nouvelles technologies, commence à jouer un rôle prédominant dans notre société. Or, les transformations médiatiques et culturelles auxquelles nous assistons aujourd'hui suivent des parcours bien plus complexes. Je suis d'avis que notre tâche consiste à penser cette complexité, non pas à la réduire.

Comme l'oralité n'a pas simplement disparu lors de l'apparition de l'écrit et surtout de l'imprimé — elle fut plutôt transformée en ce que Walter Ong a appelé une oralité secondaire — aujourd'hui nous n'assistons pas simplement à une disparition de la culture de l'écrit et de l'imprimé, et avec elle de la littérature, mais à des processus de transformation très complexes. Ces processus voient l'écrit s'accommoder et s'ajuster à la nouvelle situation, négocier des

3 Questions soulevées et discutées récemment par Wlad Godzich, dans son *The Culture of Literacy*, où il parle d'une "crisis of literacy" (3-5).

modalités de coexistence avec l'audio-visuel et apprendre à vivre avec la dématérialisation électronique de ses supports.

Plutôt que d'abandonner les études littéraires, il s'agirait donc de s'y installer de plain pied pour observer ces transformations qu'il faut, à mon avis, de nouveau aborder dans une optique relationnelle. La question ne serait donc pas: comment la littérature se transforme-t-elle par elle-même et en elle-même, mais comment se développe sa relation à son entourage (social, médiatique, culturel) et quelles fonctions assume-t-elle dans ce contexte changeant?

J'essaierai d'esquisser ici quelques aspects particuliers que pourraient, et que devraient, aborder aujourd'hui les études littéraires:

1) L'adaptation de la littérature (production et diffusion) aux nouveaux médias et aux nouvelles technologies

En quoi le fait que les auteurs utilisent de plus en plus l'ordinateur et des programmes de traitement de texte pour écrire leurs oeuvres affecte-t-il ces oeuvres elles-mêmes? Quel sera l'impact de cette nouvelle technologie d'écriture sur le texte en général et sur le texte littéraire en particulier qui se trouve en quelque sorte "dématérialisé" par le traitement électronique? Du moins en état de stockage électronique. Quel serait l'équivalent électronique de la Biblioteca de Babel?[4]

2) La réflexion de la littérature sur sa propre médialité

Longtemps, représentant la production symbolique dominante, les techniques et technologies de l'écrit et de l'imprimé allaient de soi et ne faisaient guère l'objet d'une réflexion. Maintenant que leur quasi-monopole est rompu par l'émergence de nouveaux médias, n'allant plus de soi, elles deviennent visibles. C'est ainsi que la médialité littéraire devient pensable, objet de réflexion. Et il s'avère que la littérature a toujours déjà mené une thématisation de et une réflexion sur sa propore médialité, mais c'est aujourd'hui seulement que cette thématisation et réflexion intéresse les chercheurs littéraires, devient un objet de connaissance, est reconnue comme un aspect intrinsèque de l'objet littéraire.[5]

3) La représentation littéraire de l'impact des nouveaux médias

Beaucoup de discours portent aujourd'hui sur les nouveaux médias, sur leur impact social, et sur les transformations culturelles qu'ils provoquent. Les textes littéraires participent à leur manière à ce travail de mise en discours. Dans *White Noise* de Don De Lillo ou *Vineland* de Thomas Pynchon, par exemple, nous avons affaire à une société de téléspectateurs. Ces textes littéraires réflechissent, à leur manière, sur l'impact qu'a la télévision allumée à longueur de journée sur notre mode de perception du réel. C'est par la médiation de ce genre de texte que

4 Une des conséquences de la généralisation de la nouvelle technologie serait la mise en chômage des critiques généticiens, puisqu'il n'y aurait plus de brouillons à classer, éditer et étudier.

5 A titre d'illustration il faut mentionner ici les travaux de Friedrich Kittler et de son entourage.

le critique littéraire peut à son tour aborder la transformation des pratiques culturelles dans notre société.

4) La représentation de et réflexion sur la culture de l'image

Si on part du fait que l'avancée de l'image et de l'audio-visuel (image publicitaire, télévisuelle, vidéo, etc.) est peut-être le trait saillant de notre nouvelle situation culturelle, on doit se demander comment nous pouvons faire face à cette prédominance du pictural. Eh bien, la littérature contemporaine reflète cette nouvelle situation de multiples façons. Elle prend en charge la culture de l'image comme un objet de représentation et de réflexion. Elle pense sa différence à l'image, elle pense l'image (voir le retour de la problématique du *ut pictura poesis*, de la question de l'ekphrasis, plus généralement de la relation et interaction entre "Word and Image," pour donner le titre d'une nouvelle société savante internationale) et contribue de la sorte à faire face à une tâche importante qui nous incombe aujourd'hui. Il s'agit de verbaliser, de sémantiser, de mettre en discours l'image. Si on prend la problématique à partir d'un trait relevé en particulier par Paul Virilio: la vitesse perceptive de l'image et des médias audio-visuels, cette mise en discours relève un défi majeur propre à notre culture: le langage (verbal) sera-t-il capable de rattraper l'image? En d'autres termes: sera-t-il possible de ramener la vitesse de l'image à la lenteur du langage, de traiter (to process, verarbeiten) l'image dans le langage afin de penser l'impact d'une culture de l'image?

Le discours littéraire contribue aujourd'hui à cette tâche de verbalisation, ce qui a pour conséquence, en retour, de jeter une nouvelle lumière sur son propre médium: le langage.

Dans les quatre domaines brièvement esquissés — et la liste ne prétend pas être exhaustive — je reconnais des problématiques et fonctions hautement pertinentes assumées par la littérature dans le contexte culturel contemporain qui voit fléchir l'écrit et l'imprimé comme le média dominant.

En tant qu'oeuvre langagière, le texte littéraire assume ainsi des fonctions importantes dans une situation où la culture de l'écrit et de l'imprimé aura à coexister avec la technologie électronique et avec les médias audio-visuels. Voilà pourquoi je pense que les études littéraires n'ont pas perdu leur raison d'être, bien au contraire. Le fait qu'elles portent sur un objet langagier pourrait même devenir crucial dans le contexte actuel qui voit le lien entre image et parole devenir (ou re-devenir, si on pense à l'importance de l'image efficace à l'âge baroque) un lieu et enjeu critique de notre culture.

Ce qui me paraît particulièrement important dans notre situation, c'est qu'il n'y va pas seulement d'une approche ou même d'une utilisation instrumentale et représentationnnelle du langage (ce qui est encore largement le cas en études culturelles), mais bien d'un mode d'être dans le langage dont le texte littéraire reste et devient un lieu privilégié.

Reprenant, pour conclure, l'examen critique de l'état actuel de la littérature comparée, j'affirmerai que si la réflexion que je viens d'esquisser sur la pertinence de l'objet littéraire (qui, malgré bien des morts annoncées, se porte bien) est valable pour tout le champ des études littéraires, elle l'est à fortiori pour la littérature comparée. Pourquoi? D'abord à cause de l'étendue de son champ objectal qui dépasse celui d'une seule langue ou du national, ce qui ne permet pas seulement aux comparatistes d'éviter toute focalisation centralisante, mais qui l'oblige aussi à s'élever à un niveau de généralité favorisant le travail critique et théorique. Ensuite, parce que le nomadisme institutionnel du comparatisme comporte à la fois une nécessité et une capacité pour construire de nouveaux objets relationnels, ce qui pourrait faire avancer la réflexion sur un lieu culturel important dans le contexte technique actuel: l'interface entre texte et image. Il n'est pas exclus que dans cette comparaison de l'écrit et du pictural, la littérature comparée trouve un nouvel horizon à explorer, et exerce de ce fait, comme par le passé, un certain *leadership* à l'intérieur du champ des études littéraires.

Université de Montréal

Ouvrages cités

Alvin, Kernan. *The Death of Literature*. New Haven: Yale UP, 1990.

Bernheimer, Charles, éd. *Comparative Literature in the Age of Multiculturalism*. Baltimore: Johns Hopkins UP, 1995.

Birkets, Sven. *The Gutenberg Elegies: The Fate of Reading in an Electronic Age*. Boston: Faber & Faber, 1994.

Flusser, Villém. *Die Schrift. Hat Schreiben Zukunft?* 1987. Frankfurt: Fischer, 1993.

Godzich, Wlad. *The Culture of Literacy*. Cambridge: Harvard UP, 1994.

Jäger, Ludwig et Bernd Switalla, éds. *Germanistik in der Mediengesellschaft*. München: Fink, 1994.

Kittler, Friedrich A. *Aufschreibesysteme 1800/1900*. 1985. München: Fink, 1987.

Ong, Walter. *Orality and Literacy*. London: Routledge, 1991.

Wezel, Michael. *Die Enden des Buches oder die Wiederkehr der Schrift*. Weinheim: Betz, 1991.

DOUWE FOKKEMA

Comparative Literature and the Problem of Canon Formation

Apart from doing scientific research, scholars may be engaged in meta-science: discussing the validity of scientific results, the organization of research, the definition of a discipline, the social significance and ethical standards of that discipline, teaching goals, etc.

A recent product of this meta-scientific debate is the collection of essays published under the title *Comparative Literature in the Age of Multiculturalism*, edited by Charles Bernheimer (1995). It includes three reports on professional standards by committees of the American Comparative Literature Association, submitted in 1965, 1975, and 1993, and named after the chair of these committees, respectively the Levin report, the Greene report, and the Bernheimer report. The latter stirred much controversy and Anthony Appiah, Mary Louise Pratt, and Michael Riffaterre were asked to respond to it at the Convention of the Modern Language Association of 1993. At a later stage more reactions came forth by Peter Brooks, Jonathan Culler, Elizabeth Fox-Genovese, Marjorie Perloff, and others. All these papers were put together in a handsomely printed volume, preceded by an introduction by Charles Bernheimer, who under the pressure of fundamental criticism withdrew or qualified some of the more provocative statements expressed in the report that bears his name.

COMPARISON: RESEARCH OR CRITICISM?

The Bernheimer report is indeed of a meta-scientific nature but does not deal with standards or methods of research, unless one wishes to consider in that context the suggestion that, where possible, texts should be read in the original language. Nothing is being said on the validity of the results of research, nothing on the distinction between research and criticism. The Bernheimer report mainly focusses on redefining the discipline of Comparative Literature, not by showing that nowadays we are confronted by a different cluster of problems to be solved, but by arguing that we should adopt different standards in interpretation and criticism. By totally ignoring the polarity of research and criticism and neglecting research activities, the Bernheimer committee has done its job only halfway. And the aspects that were highlighted were almost necessarily discussed in ethical or political terms.

Canadian Review of Comparative Literature/Revue Canadienne de Littérature Comparée
CRCL/RCLC March/mars 1996
0319-051X/96/23-1/51/$01.25/©Canadian Comparative Literature Association